

TEXTE 1 - Honoré de Balzac, *La Maison Nucingen* (1838)

La Maison Nucingen retrace en partie l'itinéraire du baron Nucingen, véritable « Napoléon de la finance » de La Comédie humaine. Pour le prodigue et toujours impécunieux Balzac, toute grande fortune s'édifie dans le secret et naît du crime. Le puissant financier rejoint cependant les sommets grâce à son énergie qui lui permet de ne pas sombrer dans les médiocrités de la société bourgeoise. L'action du passage suivant se situe dans un cabaret parisien où sont réunis quatre aventuriers blasés et médisants. L'un d'eux, Bixiou, devenu, selon le narrateur, un « misanthrope bouffon », relate, à l'intention de ses amis, la réussite de l'ambitieux Rastignac, amant de la femme du baron Nucingen, Delphine. Dans Le père Goriot, Rastignac, jeune provincial, arrive à Paris, lieu balzacien de tous les apprentissages. Il rencontre M. Goriot, le père de Delphine ; ce dernier se sacrifie pour ses filles ; il les adore mais leur ingratitude et leurs exigences mènent le vieillard à la mort. Edifié par cette expérience, Rastignac décide d'agir avec cynisme et opportunisme.

Dès son début à Paris, Rastignac fut conduit à mépriser la société tout entière. Dès 1820, il pensait, comme le baron, qu'il n'y a que des apparences d'honnête homme, et il regardait le monde comme la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries. S'il admettait des exceptions, il condamnait la masse : il ne croyait à aucune vertu, mais à des circonstances où l'homme est vertueux. Cette science fut
5 l'affaire d'un moment ; elle fut acquise au sommet du Père-Lachaise¹, le jour où il conduisait un pauvre honnête homme, le père de sa Delphine, mort la dupe de notre société, des sentiments les plus vrais et abandonné par ses filles et par ses gendres. Il résolut de jouer tout ce monde, et de s'y tenir en grand costume de vertu, de probité², de belles manières. L'Egoïsme arma de pied en cape ce jeune noble. Quand le gars trouve Nucingen revêtu de la même armure, il l'estima comme au Moyen-Age, dans un tournoi, un chevalier
10 damasquiné³ de la tête aux pieds, monté sur un barbe⁴, eût estimé son adversaire houzé⁵, monté comme lui. Mais il s'amollit pendant quelque temps dans les délices de Capoue. L'amitié d'une femme comme la baronne de Nucingen est de nature à faire abjurer⁶ tout égoïsme. Après avoir été trompée une première fois dans ses affections en rencontrant une mécanique de Birmingham⁷, comme était feu de Marsay⁸, Delphine dut éprouver, pour un homme jeune et plein des religions de province, un attachement sans bornes. Cette
15 tendresse a réagi sur Rastignac. Quand Nucingen eut passé à l'ami de sa femme le harnais que tout exploitant met à son exploité, ce qui arriva précisément au moment où il méditait sa troisième liquidation, il lui confia sa position, en lui montrant comme une obligation de son intimité, comme une réparation, le rôle de compère à prendre et à jouer. Le baron jugea dangereux d'initier son collaborateur conjugal à son plan. Rastignac crut à un malheur, et le baron lui laissa croire qu'il sauvait la boutique. Mais quand un écheveau a tant de fils, il
20 s'y aient des nœuds. Rastignac trembla pour la fortune de Delphine : il stipula l'indépendance de la baronne, en exigeant une séparation de biens, en se jurant à lui-même de solder son compte avec elle en lui triplant sa fortune. Comme Eugène ne parlait pas de lui-même, Nucingen le supplia d'accepter, en cas de réussite complète, vingt-cinq actions de mille francs chacune dans les mines de plomb argentifère, que Rastignac prit pour ne pas l'offenser ! Nucingen avait seriné Rastignac la veille de la soirée où notre ami disait à Malvina
25 de se marier. A l'aspect des cent familles heureuses qui allaient et venaient dans Paris, tranquilles dans leur fortune, les Godefroid de Beaudenord, les d'Aldrigger, les d'Aiglemont, etc., il prit à Rastignac un frisson comme à un jeune général qui pour la première fois contemple une armée avant la bataille.

¹ Cimetière parisien, dans *La Comédie humaine*, on y enterre Goriot

² Honnêteté.

³ Qui porte des incrustations de métal.

⁴ Cheval d'Afrique du Nord.

⁵ Botté

⁶ Renier

⁷ De Marsay est le fils d'un Anglais et il agit comme une « mécanique » sans cœur.

⁸ Premier amant de Delphine.

TEXTE 2 - Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, partie II, chapitre 6, 1869.

L'Éducation sentimentale retrace l'histoire « morale » d'une génération, celle qui a vu la révolution de 1848. La narration entrelace les fils de deux intrigues, amoureuse et historique, pour mieux les dévaluer l'une et l'autre. Dans le texte suivant, le personnage principal, Frédéric Moreau, est désespéré parce que Mme Arnoux, son grand amour, n'est pas venue au rendez-vous fixé rue Tronchet. Il l'a attendue toute la journée, en vain. Pour se consoler, il va retrouver Rosanette, une femme de mœurs légères. Pendant ce temps, en ce 23 février 1848, le peuple français manifeste dans les rues de Paris. Le roi demande à son ministre, François Guizot, fort impopulaire, de démissionner. Les manifestants se rendent rue des Capucines pour se moquer de Guizot mais un coup de feu part et, sur un malentendu, une fusillade éclate : les soldats tirent sur la foule...La révolution de 1848 commence.

-Mille pardons ! dit Frédéric, en lui saisissant la taille dans les deux mains.

- Comment ? Que fais-tu ? balbutia la Maréchale⁹, à la fois surprise et égayée par ces manières.

Il répondit :

-Je suis à la mode, je me réforme.

5 Elle se laissa renverser sur le divan, et continuait à rire sous ses baisers. Ils passèrent l'après-midi à regarder, de leur fenêtre, le peuple dans la rue. Puis il l'emmena dîner aux Trois-Frères-Provençaux¹⁰. Le repas fut long, délicat. Ils s'en revinrent à pied, faute de voiture.

10 A la nouvelle d'un changement de ministère, Paris avait changé. Tout le monde était en joie ; des promeneurs circulaient, et des lampions à chaque étage faisaient une clarté comme en plein jour. Les soldats regagnaient lentement leur caserne, harassés, l'air triste. On les saluait, en criant : « Vive la ligne¹¹ ! » Ils continuaient sans répondre. Dans la garde nationale¹², au contraire, les officiers, rouges d'enthousiasme, brandissaient leur sabre en vociférant : « Vive la réforme ! » et ce mot-là, chaque fois, faisait rire les deux amants. Frédéric blaguait, était très gai.

15 Par la rue Duphot, ils atteignirent les boulevards. Des lanternes vénitiennes, suspendues aux maisons, formaient des guirlandes de feu. Un fourmillement confus s'agitait en dessous ; au milieu de cette ombre, par endroits, brillaient des blancheurs de baïonnettes. Un grand brouhaha s'élevait. La foule était trop compacte, le retour direct impossible ; et ils entraient dans la rue Caumartin, quand, tout à coup, éclata derrière eux un bruit, pareil au craquement d'une immense pièce de soie que l'on déchire. C'était la fusillade du boulevard des Capucines.

20 -Ah ! On casse quelques bourgeois, dit Frédéric tranquillement. Car il y a des situations où l'homme le moins cruel est si détaché des autres, qu'il verrait périr le genre humain sans un battement de cœur.

La Maréchale, cramponnée à son bras, claquait des dents. Elle se déclara incapable de faire vingt pas de plus. Alors, par un raffinement de haine, pour mieux outrager en son âme Mme Arnoux, il l'emmena jusqu'à l'hôtel de la rue Tronchet, dans le logement préparé pour l'autre.

25 Les fleurs n'étaient pas flétries. La guipure¹³ s'étalait sur le lit. Il tira de l'armoire les petites pantoufles. Rosanette trouva ces prévenances fort délicates.

Vers une heure, elle fut réveillée par des roulements lointains ; et elle le vit qui sanglotait, la tête enfoncée dans l'oreiller.

-Qu'as-tu donc, cher amour ?

30 -C'est un excès de bonheur, dit Frédéric. Il y avait trop longtemps que je te désirais.

⁹ La Maréchale : surnom de Rosanette

¹⁰ Trois-Frères-Provençaux : restaurant de luxe.

¹¹ Ligne : armée régulière rangée en ligne.

¹² Garde nationale : favorable au peuple.

¹³ Guipure : dentelle

TEXTE n° 3, Stendhal, *La chartreuse de Parme*, 1, 3, 1839

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5 - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

10 -Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin:

20 - Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

- Pardi, c'est le maréchal !

- Quel maréchal ?

- Le maréchal Ney, bêta ! Ah ça! où as-tu servi jusqu'ici ?

25 Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

30 Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

35 Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges
40 beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

TEXTE 4, Louis Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit, 1932

Avec Voyage au bout de la nuit, Céline dénonce les horreurs de la guerre, de la colonisation, de l'exploitation capitaliste. Adeptes du « parler vrai », il s'attaque aux représentations idéalisées des combats et aux idéologies. Le protagoniste du roman, Ferdinand Bardamu, incarne, en effet, un individu très ordinaire, qui séduit par une parade militaire, s'engage dans l'armée sur un coup de tête. Il se retrouve confronté aux dures réalités des combats qui se déchaînent dans l'est de la France, durant la Première Guerre mondiale.

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensais-je. Et avec quel effroi ! ...Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy¹ ? Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? A présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu...Ça venait des profondeurs et c'était arrivé.

Le colonel ne bronchait toujours pas, je le regardais recevoir, sur le talus, des petites lettres du général qu'il déchirait ensuite menu, les ayant lues sans hâte, entre les balles. Dans aucune d'elles, il n'y avait donc l'ordre d'arrêter net cette abomination ? On ne lui disait donc pas d'en haut qu'il y avait méprise ? Abominable erreur ? Maldonne ? Qu'on s'était trompé ? Que c'était des manœuvres pour rire qu'on avait voulu faire, et pas des assassinats ! Mais non ! « Continuez, colonel, vous êtes dans la bonne voie ! » Voilà sans doute ce que lui écrivait le général des Entrayes, de la division, notre chef à tous, dont il recevait une enveloppe chaque cinq minutes, par un agent de liaison, que la peur rendait chaque fois un peu plus vert et foireux. J'en aurais fait mon frère peureux de ce garçon là ! Mais on n'avait pas le temps de fraterniser non plus.

Donc pas d'erreur ? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu ! Cela faisait partie des choses qu'on peut faire sans mériter une bonne engueulade. C'était même reconnu, encouragé sans doute par les gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre ! ... Rien à dire. Je venais de découvrir d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépucelé. Faut être à peu près seul devant elle comme je l'étais à ce moment-là pour bien la voir la vache, en face et de profil. On venait d'allumer la guerre entre nous et ceux d'en face, et à présent ça brûlait ! Comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n'était pas près de s'éteindre le charbon ! On y passerait tous, le colonel comme les autres, tout mariolle qu'il semblerait être, et sa carne ne ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules.

Il y a bien des façons d'être condamné à mort. Ah ! combien n'aurais-je pas donné à ce moment-là pour être en prison au lieu d'être ici, moi crétin ! Pour avoir, par exemple, quand c'était si facile, prévoyant, volé quelque chose, quelque part, quand il en était temps encore. On ne pense à rien ! De la prison, on en sort vivant, pas de la guerre. Tout le reste, c'est des mots.

Si seulement j'avais encore eu le temps, mais je ne l'avais plus ! Il n'y avait plus rien à voler

!

¹ Place Clichy : Lieu à Paris, où Bardamu revient de façon périodique.

